

États d'âme

FRANCIS VAN DE WOESTYNE

Abdenour Bidar

Bio express

Abdenour Bidar est un philosophe et essayiste français, de tradition soufie, figure intellectuelle de l'islam libéral. Depuis 2016, il est inspecteur général de l'Éducation nationale. Auteur de très nombreux livres sur l'islam, (dont *Un islam pour notre temps*, *Self islam*, Éd. du Seuil), il a aussi publié le magnifique *Les Tisserands, réparer ensemble le tissu déchiré du monde* (Ed. Les liens qui libèrent). Et en 2022 *Grandir en humanité*, livres propos sur l'école et l'éducation, dialogue avec Philippe Meirieu, (Ed. Autrement). Avec la psychologue Inès Weber, il a fondé le *Sésame*, un centre de culture spirituelle non confessionnel.

“Nous assistons à un million de révolutions tranquilles”

Un sage

Paris. Le quartier du Marais. L'appartement familial est discret, confortable. Il y séjourne lorsqu'il doit répondre aux très nombreuses sollicitations dont il fait l'objet: conférences, interviews, dialogues. Philosophe, écrivain, inspecteur de l'Éducation nationale, Abdenour Bidar prodigue depuis bientôt trois décennies une parole de sagesse, d'ouverture, de tolérance. De fermété, aussi, à l'égard de ses frères musulmans qu'il aimerait voir plus autocritiques à l'égard de leur religion, qui dérive parfois sous l'emprise de démons.

Ses origines, une mère catholique convertie à l'islam, ses engagements, font de lui un être lumineux. Sa méditation lui donne la force d'agir. “J'appelle, dit-il, les méditants à militer et les militants à méditer.” Car le monde va mal par manque de spirituel et d'intériorité. Son constat est cinglant: “Nous sommes entrés dans une mutation d'espèce. Nous sommes devenus ces titans complètement fous. Notre condition est passée de la mesure à la démesure. Nous avons basculé dans l'hubris, cette outrance dans le comportement inspirée par l'orgueil. Mais quelle sagesse à la mesure de notre démesure? Il faut assumer qu'on est devenus des monstres, des prédateurs pour la planète. Mais on peut se relever de cela, c'est-à-dire de cette surpuissance d'agir d'une façon qui soit féconde, créatrice.”

En 2015, en partant d'un constat simple – dans le désert de sens de nos sociétés, nos soifs d'essentiel ont besoin d'oasis – il a créé, avec d'autres personnes, le Centre Sésame à Paris, dédié à la transmission d'une culture spirituelle non confessionnelle, la plus ouverte qui soit. Le centre a proposé pendant 4 ans des rencontres ouvertes à tous les chercheurs de sens et de sagesse, quelles que soient leurs convictions et leurs démarches. En 2019, la même équipe a ouvert en Provence, où il vit désormais, un centre d'enseignement et de retraite spirituelle: les Candelles.

Une heure d'interview m'a donné le sentiment de me plonger dans un havre de paix, de ressourcement, d'harmonie. Comment ne pas partager son credo, “il faut retisser le lien avec soi-même, avec les autres et avec la nature”? Le moment le plus difficile est de terminer cet entretien méditatif. En regardant la gare du Nord, puis Bruxelles, une question m'obsède: comment appliquer au quotidien une philosophie de vie à la fois profonde et active?

Dans quelle famille avez-vous grandi?

Une famille aimante. Tant du point de vue affectif que du point de vue de ma formation spirituelle et intellectuelle, c'est la présence de ma mère qui a été déterminante.



ERIC GRASINSKI/WP

nante. Très tôt, elle m'a pris comme interlocuteur privilégié de ses questionnements, de ses méditations. Ma mère est catholique d'origine, de culture. Elle s'est convertie à l'islam vers l'âge de trente ans. Personne ne l'y a poussée. Il s'agissait d'une quête personnelle, exigeante, ardente, qui lui a fait découvrir des sagesse plus orientales. Ma mère s'est d'abord penchée sur l'étude de l'hindouisme, puis elle a rencontré la tradition mystique soufie de l'islam: il s'agit d'une voie d'éveil. Souvent, en Occident, le soufisme a une image un peu idéalisée, une voie d'amour et de connaissance, ce qu'elle est fondamentalement. Mais elle peut être aussi, parfois, rattrapée par les maux de l'islam extérieur: le dogmatisme, la rigidité.

Vous avez donc été très tôt déterminé par son parcours?

Elle a plutôt répondu à une nature qu'elle sentait chez moi. Très jeune, avant l'âge de raison je crois, j'étais naturellement aspiré par ce type de considération et de vie contemplative. Dès que j'ai pris un peu conscience de moi-même, je me suis retrouvé dans la prière: l'expérience originelle de la prière, ce n'est pas une obligation religieuse ou une contrainte, c'est un élan, un enthousiasme, le sentiment de revenir à la maison.

Quel enfant étiez-vous?

Turbulent, suragité, suractif. J'oscillais entre une tendance méditative et une grosse énergie.

Vous oscillez toujours...

Je pense que ma vie est marquée par des polarités fortes entre lesquelles j'essaie de trouver un équilibre. Entre l'Orient et l'Occident: je suis né ici, je suis d'ici, je suis un Occidental et en même temps je suis musulman, donc je ne suis pas tout à fait un Occidental. Je suis musulman, sans être d'un pays musulman, donc je ne suis pas non plus tout à fait oriental. Je me sens donc d'ici et d'ailleurs. Et ni d'ici, ni d'ailleurs.

Donc comment vous définissez-vous?

Je suis un peu un outsider de l'islam: je suis dedans, dehors, entre mes deux cultures, mes deux origines. J'ai été très nourri par la culture occidentale moderne dans laquelle j'ai été élevé, par rapport à laquelle je me suis toujours senti en décalage parce que me manquaient les dimensions de l'intériorité, de la transcendance, trop absentes dans notre société.

Quelques jours après les attentats de “Charlie Hebdo” le 7 janvier 2015, vous avez publié, notamment dans “La Libre Belgique”, une lettre ouverte au monde musulman. Vous écrivez: “Je te vois en train d'enfanter un monstre qui prétend se nommer État islamique et auquel certains prétendent donner un nom de démon: Daech. Mais le pire est que je te vois te perdre – perdre ton temps et ton honneur – dans le refus de reconnaître que ce monstre est né de toi, de tes errances, de tes contradictions, de ton écartèlement interminable entre passé et présent, de ton incapacité trop durable à trouver la place dans la civilisation humaine”. C'était un cri, un coup de gueule amoureux, de dépit amoureux parce que j'avais l'impression que ce que j'entendais du côté musulman ne me semblait pas saisir cette opportunité de prendre enfin conscience des dérives. Face à cette monstruosité, les consciences musulmanes auraient dû être beaucoup plus nombreuses à revenir vers elles-mêmes et à poser des questions critiques à cette tradition religieuse. Pas seulement dans sa forme extrémiste, radicale, djihadiste, violente et terroriste. Mais en se demandant, précisément, pourquoi cette violence était née du côté de l'islam, comme elle a pu naître ailleurs dans l'histoire du côté d'autres traditions.

Ce texte a été écrit en 2015...

Il est toujours d'actualité. Il est temps que l'islam regarde en face ses démons et qu'il passe du réflexe de l'autodéfense à la responsabilité de l'autocritique. Rien n'a réellement changé. On parle de questions de civilisation, cela ne change pas en cinq ans, ou en une génération. C'est un travail sur le temps long.

Vous dénonciez “des invariants extrêmement préoccupants dans l'islam: l'absence de démocratie, l'infériorisation des femmes, l'interdiction faite à la pensée de contester le dogme ou d'aborder de manière critique la lecture du Coran”.

C'est la tradition historique de l'islam telle qu'elle s'est sédimentée et fossilisée à partir d'un certain moment. La Coupe du monde de football a lieu au Qatar, un pays dans lequel ces maux endémiques, enkystés, s'expriment d'une façon inacceptable. Il s'agit d'un pays dans lequel l'égalité entre les hommes et les femmes n'est pas reconnue, il est impossible d'avoir une pensée critique de l'islam, de son dogme.

Est-ce tout l'islam qui doit changer ou faut-il susciter l'émergence d'un islam européen?

Je réponds par l'affirmative à deux niveaux. Ici, en France, nous ne sommes pas en terre d'islam. La façon dont l'islam est vécu dans un pays non musulman dans une culture non musulmane sera forcément différente de la façon dont elle est vécue dans des pays de tradition musulmane. Il y a donc bien quelque chose qui sera un jour un islam européen comme il y a un particularisme et un génie propre d'un islam africain ou d'Asie centrale. Cela étant dit, mon souhait n'est pas qu'il y ait un islam libéral d'Europe et un islam qui reste toujours aussi autoritaire et réactionnaire dans un certain nombre de pays du monde musulman entre lesquels il s'agit de faire des différences aussi. Ce n'est pas la même chose partout, cela dépend des sociétés, des milieux sociaux. J'écris pour l'islam, à l'échelle du monde musulman mais je sais que moi, vivant ici, en France, je ne m'expose pas de la même manière aux foudres des conservateurs. Je suis loin: mon impact sur le monde musulman est donc minime. Ce n'est pas pour cela qu'il faut renoncer à la tâche. J'ai appris à être patient. Le chemin des idées a son rythme.

Quel a été votre cheminement entre les nombreux livres sur l'islam et un autre ouvrage, qui a multiplié les prix: “Les Tisserands”?

Je me suis rendu compte que j'avais beaucoup de lecteurs non musulmans qui me disaient: tout ce que vous dites me parle alors que je ne connais rien à l'islam. Mais cela entre en résonance avec des questionnements existentiels spirituels profonds. Cela pouvait venir de gens qui se disaient athées mais qui se demandaient quelle place le spirituel pouvait avoir dans leur vie, de chrétiens avec un pied dans un pied dehors, de juifs dans le même entre-deux, de gens qui s'étaient tournés vers le bouddhisme. Je me suis retrouvé à parler, presque involontairement, à des gens dans un questionnement spirituel ancré. Cela a été un délice qui m'a autorisé à écrire d'autres livres: l'islam n'a été que ma porte d'entrée naturelle vers des questions plus larges et plus partagées.

Les philosophes rappellent sans arrêt à l'homme le sens de la vie, de cet élan vital. Pourquoi les matérialistes ont-ils gagné?

Parce que c'est trop difficile, pour l'instant. La difficulté nous demande un saut d'humanisation: nous risquons d'y rester confrontés pendant plusieurs siècles. La fonction des philosophes n'est pas de s'émerveiller, de taper du pied, c'est de répéter, de faire en sorte que la conscience claire de ce défi continue d'animer l'humanité et qu'elle continue d'être consciente qu'elle doit encore produire son juste effort.

Jusqu'à ce que...

Quelque chose se produise. Aujourd'hui, nous n'avons d'autre choix que de nous réformer radicalement, de tout reprendre à la racine, parce que le problème écologique est tellement gravissime et parce que les déséquilibres dans nos sociétés sont extrêmement importants. Peut-être ne va-t-on pas faire les choses de ma-

nière idéale, c'est-à-dire avoir une prise de conscience dans la paix. Cela se produira peut-être dans le chaos. Car dans l'Humanité, c'est souvent comme cela que cela se passe: on attend d'être au bout du bout du bout du bout et d'avoir bu le calice jusqu'à la lie, que l'on n'a plus d'autre choix que de se réformer, se révolutionner.

Là, on y est, non...?

Oui. Car l'étrangement est important. Mais la question est: avons-nous déjà assez souffert?

Tout le monde ne souffre pas de la même façon. Certains ne souffrent pas du tout, profitent des progrès.

Il ne s'agit pas de lutter ou de freiner le progrès mais de l'accompagner d'une certaine sagesse, d'une nouvelle intériorité. Il faut accompagner le progrès d'une manière plus joyeuse et enthousiasmante. Aujourd'hui, le progrès n'est pas sublimé, transfiguré. Il faut se souvenir du sens du mot apocalypse: le dévoilement. Je dirais donc que le dévoilement du sens du progrès ne s'est pas encore produit. Notre progrès est matériel, de confort, de sécurité, mais ce n'est pas un progrès d'humanisation, qui nous unit. Il faut assumer qu'on est devenus des monstres, des prédateurs pour la planète. Mais on peut se relever de cette surpuissance d'agir d'une façon qui soit féconde, créatrice.

Cela dit, vous vous définissez comme un optimiste conscient, vous ne croyez pas à la théorie de l'effondrement...

Il y a deux démons intérieurs: l'orgueil et le désespoir. Ne voir l'avenir que dans l'effondrement, c'est être aveugle sur notre destinée spirituelle. Seul celui qui ne voit pas ce que nous sommes appelés à devenir peut penser que cela va s'effondrer. Ma foi humaniste, c'est de voir une humanité souffrante mais qui va tirer de cette expérience de la grande souffrance un surcroît de conscience de soi et de révélation de ce qu'est l'humain.

Quelle sera l'étincelle?

Elle est partout! Nous assistons aujourd'hui à un million de révolutions tranquilles. Regardez les nouvelles générations: les entreprises s'arra-

chent les cheveux parce que les jeunes ne veulent plus entrer dans le système tel qu'il est. C'est la grande démission. Notre jeunesse veut de moins en moins jouer le jeu maudit du système ancien. Elle ne sait pas encore où elle veut aller mais elle a décidé qu'elle voulait y aller. C'est important: comme le dit Bergson, dans le mouvement de la vie, l'intelligence vient toujours en second. Ces jeunes naissent avec une qualité d'âme différente. Leur force spirituelle est particulière, elle refuse de jouer le jeu matérialiste auquel nos générations se sont pliées plus docilement. Je crois beaucoup dans tous les élan de transition, de transmutation. C'est quand tout va mal que l'espoir naît. Une phrase se trouve aussi bien dans le Tao que chez Ovide: les hommes voient le bien, ils veulent le bien, mais au moment fixé pour le bien, voici le mal. L'inverse marche aussi. C'est quand les hommes sont dans l'incertitude et la détresse que peut naître une vertu: c'est à ce moment-là que peut apparaître un nouveau chemin.

Beaucoup ne sont pas conscients de la catastrophe...

C'est pour cela qu'elle sera peut-être inévitable. Je ne peux pas dire comment cette espérance va arriver, se matérialiser. Parce que je constate aussi la folie du monde actuel. Une guerre s'est déclenchée en Europe, la Chine s'est donnée comme programme de prendre la gouvernance mondiale en 2049, pour le centenaire de la Fondation de la République populaire de Chine. Mais ce pays dirigera-t-il la planète dans un sens plus spirituel? On peut raisonnablement en douter quand on voit son centralisme autoritaire, le consumerisme fou dans lequel les Chinois se sont lancés. Les facteurs d'inquiétude sont puissants.

Suite page 50

*"Aujourd'hui, le doute disparaît. C'est le prêt-à-penser qui domine"*

**Vous dites souvent: "Il faut réconcilier la famille politique et la famille spirituelle". Est-ce possible?** Cela me paraît être une des voies de galvanisation, de synergie de toutes les transformations. Historiquement, les forces politiques ont beaucoup travaillé à changer le monde. Cela a donné des luttes pour les droits: liberté, égalité, fraternité. Je pense qu'aujourd'hui, cet engagement politique restera impuissant s'il n'est pas associé à un engagement intérieur. C'est en ce sens que j'appelle les méditants à militer et les militants à méditer. Ceux qui cherchent en eux-mêmes une ressource intérieure doivent la mettre à disposition de la transformation du monde. À eux, je dis: sortez de chez vous, ne restez pas assis sur votre coussin de pleine conscience. Comme disait Gandhi: "Sois le changement que tu veux dans le monde". C'est une des clés si nous voulons donner une masse critique suffisante aux forces de transformation.

**L'objectif est de remettre le spirituel au cœur de la vie. Pour accomplir ces changements, l'école et l'éducation ont un rôle essentiel...** Evidemment. Mais l'école en France est dans une crise profonde. Dans le livre *Grandir en humanité* que j'ai écrit avec Philippe Meirieu, nous avons repris des considérations évoquées par Michel Serres dans son livre *Petite Poucette*. Si l'école est en crise, comme beaucoup d'institutions de savoir et de pouvoir, c'est que leur action est court-circuitée. Auparavant, entre un élève et le savoir, il y avait la médiation de l'école, de la bibliothèque, l'université, toutes ces institutions détentrices du savoir et d'un certain pouvoir. Internet a court-circuité cela: quelqu'un qui est suffisamment habile

pour surfer intelligemment sur le Net peut devenir un autodidacte dans à peu près n'importe quelle discipline. Ce que seront peut-être les prochaines générations. Reste une question cruciale: est-ce que cela supprime le rôle de l'école et la position du professeur ou du maître? Non. Cela nous appelle à devenir des petits Socrate. Il y a une illusion pour l'enfant ou l'adolescent à penser que puisqu'il accède au contenu d'Internet, il va pouvoir se forger tout seul. Non. Il a besoin qu'on l'aide à acquérir l'esprit critique, le discernement nécessaire pour pouvoir s'orienter seul dans la pensée et sa navigation sur le web. Le maître, qui était le sachant, le détenteur du pouvoir, est de toute évidence très largement

*"J'appréhende la mort car cela signifie la perte des êtres chers. En même temps, je l'attends: ce sera une délivrance, un beau passage. Je vais pouvoir rentrer à la maison..."*

détrôné, mais il ne devient pas inutile pour autant, à la condition qu'il comprenne que son rôle a muté. Cela lui permet de redécouvrir ce qu'est essentiellement un maître: non pas quelqu'un qui transmet des savoirs mais qui permet de douter. Il doit dire à l'adolescent: tu as trouvé plein de choses, mais qu'est-ce qui te permet de savoir que tu as accédé à la vérité? N'est-elle pas un peu plus loin, cachée par des éléments de communication, de langage?

**Il faut donc enseigner le doute...** Aujourd'hui, le doute disparaît. C'est le prêt-à-penser qui domine. Le maître devient un anti-maître: il ne dit pas "voilà la vérité je te la donne" mais "fais attention". Il faut donc apprendre à apprendre et apprendre à douter. C'est donc au final une bonne nouvelle pour l'école. Mais c'est toute la représentation de la figure d'autorité qu'il faut interroger. Il doit être au service de l'éclosion en chacun de sa propre pensée, de la capacité à être

libre et à faire ses propres choix de vie. Le maître, ce n'est pas quelqu'un qui remplit l'âme, c'est quelqu'un qui la vide, qui déconstruit les certitudes et qui rend son disciple perplexe pour que celui-ci n'ait plus aucun appui ni mental ni extérieur mais qu'il apprenne à penser à partir de son intériorité la plus profonde. C'est un maître qui libère, pas un maître qui impose.

**Comment vous ressentez-vous?** Avec mes enfants. Parce que ce sont "mes" enfants que j'aime. Mais aussi parce que ce sont "des" enfants. Ils sont dans cette spontanéité, dans cette confiance, dans le présent. L'enfant, c'est Adam au jardin d'Eden. De manière plus constante, mon ressourcement est permanent: c'est l'habitude de la vie spirituelle qui remonte à mon enfance avec ma mère.

**En qui, en quoi croyez-vous?** En la vie, en l'être humain. Je crois aussi en l'harmonie. Malgré tous les désordres et les injustices innombrables, insupportables, je pense que le cosmos est en ordre, ce n'est pas juste un amas de particules.

**Pensez-vous à la mort, parfois?** Oui, je pense à la mort.

**Qu'y a-t-il après la mort?** La vie éternelle. Mon sentiment est paradoxal. J'appréhende la mort car cela signifie la perte des êtres chers, ne plus être physiquement avec les autres. En même temps, je la désire, je l'attends: ce sera une délivrance, un beau passage. Je vais pouvoir rentrer à la maison...

**Êtes-vous un homme heureux?** Dans le fond, oui.

→ *L'entretien complet sera à découvrir ce dimanche sur lalibre.be*

**Du côté de chez Proust**

- Quelle est votre vertu préférée?** La droiture.
- La qualité que vous préférez chez un homme?** L'humour.
- Chez une femme?** L'humour.
- Votre principal défaut?** L'enthousiasme.
- Votre principale qualité?** L'obstination.
- Votre rêve de bonheur?** La tranquillité.
- Quel serait votre plus grand malheur?** L'agitation perpétuelle.
- Votre auteur préféré?** Le sage indien Ramana Maharshi.
- Votre compositeur préféré?** La musique classique de l'Inde.
- Votre héros préféré dans la fiction?** Don Quichotte.
- Qu'est-ce que vous détestez par-dessus tout?** La médiocrité.
- Quel est le don que vous auriez aimé avoir?** Être un très grand joueur de rugby.
- Comment aimeriez-vous mourir?** Comme je mourrai.
- Quelle est la faute, chez les autres, qui vous inspire le plus d'indulgence?** N'être qu'humain, trop humain.
- Avez-vous une devise ou une phrase qui vous inspire?** Rien de trop.



"Il est temps que l'islam regarde ses démons", souligne Abdennour Bidar.



**François Cheng**  
 "Une longue route pour m'unir au chant français" (Albin Michel 2022)

■ La langue française est difficile d'accès, mais d'une très grande beauté, soutient l'écrivain François Cheng, d'origine chinoise. La subtilité de sa syntaxe et de son vocabulaire est le lieu même de notre liberté.

Protégeons les nuances grammaticales du français

Dans cette immense nef de métal, de marbre, de pierre, de bois et de papier "il n'y a que l'odeur entêtée des livres, les visages concentrés des lecteurs, les gestes feutrés des employés". Attablé sous le halo d'une ampoule, un petit homme venu de loin dévore des piles d'ouvrages. Stendhal, Verhaeren, Hugo, Nerval, Zola... rien ne résiste à sa frénésie. Nous sommes à la fin des années quarante et le jeune François Cheng, réfugié dans la bibliothèque Sainte-Genève à Paris, avance dans des lectures enfievrées. Il entame son apprentissage du français, mais refuse autant que possible d'avoir recours au dictionnaire posé à côté de lui. "L'important, confie-t-il, est que s'offrent à moi les mots dans leur vivante plasticité, chargée d'une sonorité, d'un parfum, d'une saveur inconnus, magiques."

En retraçant dans son dernier livre la longue route qui lui permit d'atteindre les sommets de la langue française, l'écrivain et académicien François Cheng narre une véritable aventure personnelle et témoigne d'un regard amoureux posé sur la culture francophone. Sans doute cet ouvrage n'est-il pas le plus prioritaire pour qui voudrait découvrir l'essayiste, romancier et poète d'origine chinoise, mais on se laisse néanmoins rapidement happer par sa vie de rencontres et le dialogue incessant qu'il tisse entre la pensée chinoise et la culture occidentale, l'une révélant l'autre.

Sous sa plume, la beauté, les spécificités et les grands traits de la langue française se dévoilent magnifiquement. Ce qui la distingue, souligne-t-il, c'est d'abord la subtilité de son vocabulaire. "Il n'existe pratiquement pas de parfaits synonymes en français, la précision de chaque mot et de son exacte nuance exige de la part du locuteur une connaissance sûre. Ensuite, la rigueur de la structure: le français dispose d'une série d'éléments pronominaux tels que 'dont', 'en', 'y', 'auquel'..., lui permettant une syntaxe resserrée et concise, délestée de répétitions et de redondances; c'est cette structure qui lui confère une qualité de distinction et d'élégance, laquelle entraîne chez le locuteur un souci inné, celui du style. Le troisième trait est le plus difficile à acquérir: tous les grands écrivains s'y emploient: du souci du style naît une alchimie faite de combinaisons d'images frappantes ou d'idées essentialisées, de dessins à la ligne épurée [...] grâce à quoi le langage monte un étage d'où le locuteur jouit d'une vue synthétique sur la chose dite."

Pour échapper au néant  
 En 1977, le philosophe Roland Barthes jetait le doute sur la langue, la ju-

*"Il n'existe pratiquement pas de parfaits synonymes en français, la précision de chaque mot et de son exacte nuance exige de la part du locuteur une connaissance sûre."*



geant inapte à rendre l'homme libre, la considérant comme un carcan de mots, de règles et de syntaxes. La langue "n'est ni réactionnaire ni progressiste, annonçait-il; elle est tout simplement fasciste; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire". Quelques années plus tôt, le philosophe allemand Theodor Adorno s'était engagé dans des doutes comparables, estimant "barbare" la volonté d'écrire un poème après Auschwitz. Aujourd'hui encore, pour d'autres raisons, la langue est accusée de discriminer et de soumettre. Et c'est à coups de points médians ou de suppression du passé simple qu'on veille à sa correction.

Qu'en est-il et ces doutes ne sont pas tous illégitimes, mais François Cheng invite à poser un autre regard sur la langue. C'est par elle, par ses sonorités, sa polysémie, sa souplesse, sa créativité que les hommes entrent en communion. C'est "seulement par la poésie, le Verbe le plus incarné, que les humains peuvent s'arracher à la vertigineuse pente qui les mène au néant". Le français est certes exigeant, continue l'auteur, mais c'est justement en cela qu'il est au service de la liberté et qu'il demeure un refuge pour l'esprit. Plus que toute autre langue, il possède "la qualité de la distanciation" qui ordonne et ajuste nos affects et nos sentiments spontanés une fois que nous devons le prononcer ou le poser sur le papier; qui ouvre une aire où le chant enfoui en chacun trouve enfin la chance d'éclorre.

Tel est le grand hommage dédié à la langue que livre l'académicien âgé de 93 ans. A son plus haut niveau, la poésie constitue une spiritualité, conclut-il en guise d'évidence. "Elle tend à l'esprit humain un miroir sans concession, par la vision de la vérité la plus pénétrante qu'elle projette; elle oblige [notre] esprit à évoluer, à s'élargir, à s'élever, et, en fin de compte, à se transcender."

Bosco d'Otreppe